



Mozart réenchanté



Die Zauberflöte - Clermont-Ferrand

Par Roland Duclos | sam 24 Mars 2018 | [Imprimer](#)

Philologique cette *Zauberflöte* mise en scène par **Pierre Thirion-Vallet**, jeudi à l'Opéra de Clermont-Ferrand ? Comment en douter si l'on se réfère à la volonté de Mozart et de Schikaneder son librettiste de faire de ce Singspiel une féerie d'abord en phase avec la magie de l'enfance ! On est loin d'une symbolique grandiloquente sur fond de surcharges métaphysiques saturées d'accessoires où s'égarer bien des productions. En 1794, les dessins des frères Schaffer laissent à entendre que les premières mises en scène de Schikaneder garde à l'œuvre « *ses proportions justes, à l'intérieur d'une naïveté qui [doit] être son plus grand charme* », estime Guy Coutance, musicologue et metteur en scène. D'abord destiné à un public populaire *La Flûte* s'articule autour de cette trilogie du merveilleux, de la bouffonnerie et du mystère. Thirion-Vallet est en cela au plus près des vœux de Mozart et de son librettiste. Pour d'évidentes raisons de cohérence chronologique, metteur en scène et le chef d'orchestre poussent le scrupule jusqu'à placer la tentative de suicide de Pamina après sa scène de désespoir, et d'enchaîner logiquement avec l'intervention salvatrice de Sarastro. Et pour de non moins évidentes raisons d'intelligibilité, les récitatifs sont en français.

Mais auparavant, tout commence bien par une levée de rideau... sur Tamino endormi. Le lit, élément clef du décor où le héros revient se ressourcer. Rêve ou réalité ? **Klodyan Kacani** incarne avec candeur et spontanéité ce prince en pyjama, grand enfant nourrit de généreux idéaux. Il affronte ainsi les épreuves qui le font grandir avec un confondant mélange de fraîcheur et de fougue. Beau ténor doué d'une séduisante fermeté d'accents, il n'abuse jamais de ses talents expressifs, préférant déployer une admirable sensibilité de timbre et une attention constante aux nuances. Dans une atmosphère digne de *L'enfant et les Sortilèges*, il tente de résoudre un mystérieux jeu de piste, perdu au milieu de livres qui le dominent et d'où surgissent ou disparaissent les protagonistes : une inquiétante mise en espace onirique judicieusement soulignée par les lumières de **Véronique Marsy**.



Erminie Blondel (Pamina) et Piotr Lempa (Sarastro) © Ludovic Combe

Erminie Blondel fait écho à son prétendant somnambule en pimpante Pamina, jupette fleurie tendance *Alice au Pays des Merveilles*. Applaudie il y a quatre ans sur cette même scène pour son époustouflante Lucy du *Téléphone* de Menotti et sa magistrale *Voix humaine* de Poulenc, et deux ans plus tard pour sa vibrante héroïne dans *Roméo et Juliette* de Georg Benda, on la retrouve avec cette attachante féminité vocale aux intonations délicatement sensuelles. Petite fille sage, corsage flashy impeccable et bottines roses, mais non dénuée de passion, elle impose une parenthèse colorée dans l'univers austère et écrasant du savoir livresque imaginé par **Frank Aracil**. La théâtralité des deux héros énamourés ne manque pas de tendresse et d'humour. Ils jouent de contraste avec l'imposante figure tutélaire du Sarastro de **Piotr Lempa** et la perfidie du Monostatos rockeur-punkoïde de **Maxime Duché**, basse opportunément rugueuse et bien sonante. Pour sa part Lempa déploie une ligne vocale au lyrisme crépusculaire et à l'énergie charismatique. Maître Yoda grand format pompeusement sentencieux ou Père Fouras caricaturalement cérémonieux jusqu'à l'étirement de ses vibratos ? Thirion-Vallet ne fait pas économie d'une discrète ironie, fidèle en cela à Mozart qui moquait à mots à peine couverts la franc-maçonnerie pontifiante et misogyne qui l'avait exclu deux ans auparavant pour la prétendue légèreté de ses mœurs. Éléments de décor et costumes prennent en conséquence leurs distances avec la traditionnelle rhétorique symboliste.

Romain Dayez enfonce le clou en s'imposant en Papageno boute-en-train insouciant et jouisseur. Timbre corsé, projection généreuse, ce baryton au panache lumineux en vient presque à surjouer le côté bouffe gentiment nigaud alors qu'on l'attend un peu plus roué face à la malicieuse Papagena de **Pauline Feracci**, au soprano tonique et plein de verve. Pour régner sans partage sur tout ce petit monde plus ou moins interlope il faut une Reine incontestée. C'est **Marlène Assayag**. La maturité du rôle lui va comme un gant. Reine elle est, parce qu'elle est mère aimante et exclusive ; parce qu'elle possède la noblesse et la profondeur du personnage ; parce qu'elle contrôle des aigus d'une perfection clinique, avec précision et autorité, et qu'elle assure un médium charnu aux indéniables qualités dramatiques. Elle revendique souverainement cette ambivalence, robe noir semée d'étoiles au diapason de ses trois suivantes. L'extravagante diversité et l'inventivité des costumes intemporels de **Véronique Henriot**, jamais prise en défaut d'imagination, se conjuguent à la concision du décor.

La *Flûte* étant aussi affaire de couple, **Amaury du Closel** peut légitimement partager la couronne. Il conduit sans ciller l'Orchestre Opéra Nomade d'une battue vigoureuse. Sa dynamique narrative enflamme les pupitres des vents et pousse les cordes dans leurs retranchements. L'orchestre prend manifestement plaisir à saisir ainsi traits et accents à bras le corps afin d'exalter les phrasés. Amaury du Closel tourne avec gourmandise et enthousiasme les pages de ce grand livre d'images : Mozart l'enchanteur ne l'entend pas autrement.

416

Tweeter

J'aime

Partager

NOTE FORUMOPERA.COM

NOTE DES LECTEURS

Votre note : Aucun(e)

Note moyenne : 4 (2 votes)

Votez en cliquant sur la note choisie

Compositeur

Mozart, Wolfgang Amadeus

Oeuvre

Die Zauberflöte

Artistes

du Closel, Amaury
Thirion-Vallet, Pierre
Kacani, Klodyan
Blondel, Erminie
Lempa, Piotr
Duché, Maxime
Dayez, Romain
Feracci, Pauline
Assayag, Marlène

L'Opéra-Théâtre de Clermont-Ferrand accueille la co-production du Centre Lyrique et de l'Opéra Nomade de la célèbre « farce féerique » de Mozart, La Flûte enchantée, dans la mise en scène sobre, enfantine mais sérieuse de Pierre Thirion-Vallot.



Le début des années 1790 n'est pas une période faste pour l'activité musicale viennoise : le nouvel empereur Leopold II préfère porter davantage son attention sur les conflits avec la Turquie. Il autorise toutefois l'ouverture de théâtres privés, encourageant ainsi l'ambition de certains entrepreneurs, tel le comédien [Emanuel Schikaneder](#). En 1791, celui-ci commande un opéra pour son [Theater an der Wien](#) à un de ses amis compositeurs, désœuvré et oublié de son empereur et protecteur, [Wolfgang Amadeus Mozart](#) (1756-1791). L'entrepreneur s'inspire de différentes sources littéraires pour composer le livret de cette « farce incroyable » en deux actes, pour reprendre les mots du Comte Zinzendorf. Tous les ingrédients sont réunis pour séduire le public populaire du théâtre et offrir à Mozart l'opportunité de synthétiser tout son art dramatique et musical. Le 30 septembre 1791, la création est effectivement un succès immédiat. Le compositeur viennois n'en profitera guère, disparaissant le 5 décembre de la même année.

Le parcours initiatique du jeune héros Tamino, son combat contre l'ignorance incarnée par la Reine de la Nuit et ses épreuves de l'obscurité aux Lumières imposées par le sage Sarastro, ainsi que l'appartenance du librettiste et du compositeur à la même chambre maçonnique, ont alimenté nombre d'interprétations symboliques. Cette théorie reste réfutée par certains musicologues : l'hétérogénéité du livret et la recherche du succès immédiat auprès d'un public populaire sont certains des arguments avancés. Il est curieux de remarquer aussi les nombreuses allusions sexistes, encore habituelles dans le milieu franc-maçonnique de la fin du XVIIIe, et pourtant contraires à l'idéal égalitaire de Mozart.



© Ludovic Combe

La mise en scène de Pierre Thirion-Vallet écarte volontairement ce débat en adoptant une interprétation sobre mais pertinente. Le Directeur général et artistique du Centre Lyrique Clermont-Auvergne fonde sa lecture sur deux piliers : *La Flûte* est d'abord un rêve d'enfant écrit par et pour des adultes ; ce chef-d'œuvre lyrique illustre également le cheminement vers la Connaissance, matérialisé par les livres. L'action prend alors place dans la chambre du jeune Tamino, lieu identifiable par le lit qui trône au milieu de la scène et entouré d'immenses livres. Pour le deuxième acte, la couverture du plus grand livre s'ouvre pour faire apparaître un décor peint de bibliothèque, décor imaginé par Frank Aracil. La couverture est refermée à la toute fin pour retrouver l'idée de la chambre. Tamino s'y réveille et, comme le spectateur, ne sait plus s'il a rêvé ou vécu ses aventures. Le changement de décor est donc unique et modeste, tout comme les effets de lumières de Véronique Marsy : quelques éclairs et, une seule fois, une atmosphère nouvelle lors des retrouvailles de Tamino avec Pamina (acte II), avec une lumière bleue en fond. Il y a certes un autre jeu de lumières qui néanmoins peut se montrer perturbant pour les spectateurs dans l'acte II : Papageno y cherchant sa Papagena dans la salle, celle-ci est allumée comme à la normale. Il reste à saluer les costumes intemporels de Véronique Henriot, dont les inspirations vont d'*Alice au pays des merveilles* pour Pamina, à d'étoilées *Catwomen* pour la Reine de la Nuit et ses trois Dames.



Marlène Assayag & Erminie Blondel - La Flûte enchantée par Pierre Thirion-Vallet
(© Ludovic Combe)

Le metteur en scène ayant été baryton, il ne recherche pas les effets exubérants ou gratuits mais fait toute la place aux voix. Le charmant Tamino est interprété par l'albanais Klodyan Kacani, au beau timbre de ténor, aux intentions toujours sincères et colorées. Il faut saluer ses efforts de prononciation en français des parties parlées, dont il subsiste un agréable accent de pays de l'Est. Le rôle de la belle Pamina est endossé par la franco-américaine Erminie Blondel, qui séduit d'abord par sa légèreté et l'innocence de son timbre. Si celui-ci est toujours aussi agréable, le douloureux air de la soprane « *Ach, ich fühl's, es ist verschwunden* » (Ah, je sens que la joie de l'amour a disparu – acte II) n'a pas l'assurance nécessaire pour toucher son public. La terrible Reine de la Nuit, mais pas moins souffrante de la séparation inévitable d'une mère et de sa fille, est chantée par la soprano Marlène Assayag. Elle semble d'abord ne pas vouloir forcer ses aigus afin de les garder pour son célèbre air du second acte, « *Der Hölle Rache kocht in meinem Herzen* » (la vengeance de l'Enfer bouillonne dans mon cœur) ; ils y sont bien placés, sans force exagérée ou inutile, lui valant de forts applaudissements. L'intimidant mage Sarastro est incarné par la basse Piotr Lempa, à la voix à la fois autoritaire et rassurante. Si les graves sont agréablement profonds, ils manquent tout de même de puissance. On peut regretter aussi une conduite de phrase manquant parfois de fluidité, d'où certainement quelques petits retards avec les musiciens.

Le rôle de Papageno est tout particulier : imaginé par Schikaneder pour lui-même, ce personnage est l'anti-héros populaire auquel on peut s'identifier. Les chauds applaudissements lors des saluts confirment cet engouement pour cet oiseleur et les talents de comédiens de Romain Davez. Son timbre de chanteur gagne en largeur au fil du spectacle et offre un très réussi duo avec sa Papagena – la soprano Pauline Feracci – « *Ein Mädchen oder Weibchen* » (une amie ou une épouse – acte II). Il est toutefois dommage que le jeune baryton accuse souvent d'une avance, parfois importante, sur l'orchestre. Les décalages touchent aussi le trio des Dames (qui sont aussi celui des Garçons), dont on aimerait davantage de précision dans les ensembles, la diction et même parfois la justesse. Les quatre prêtres ou hommes d'arme sont plus en place, mais la justesse reste encore approximative dans certains passages, surtout pour les voix de ténors aux timbres plus tendus.



© Ludovic Combe

Le plateau vocal ne peut pourtant pas souffrir des attentifs et excellents musiciens de l'Opéra Nomade, sous la direction d'Amaury du Closel, fin connaisseur du répertoire mozartien. Les intentions de l'orchestre sont toujours claires, les accents et les couleurs soignés, les traits sont précis, particulièrement chez les cordes – si ce n'est peut-être quelques accords un peu trop arpégés. Jamais on ne peut se plaindre d'un mauvais équilibre avec le plateau.

PRODUCTIONS ASSOCIÉES :

La Flûte enchantée par Pierre Thirion-Vallet